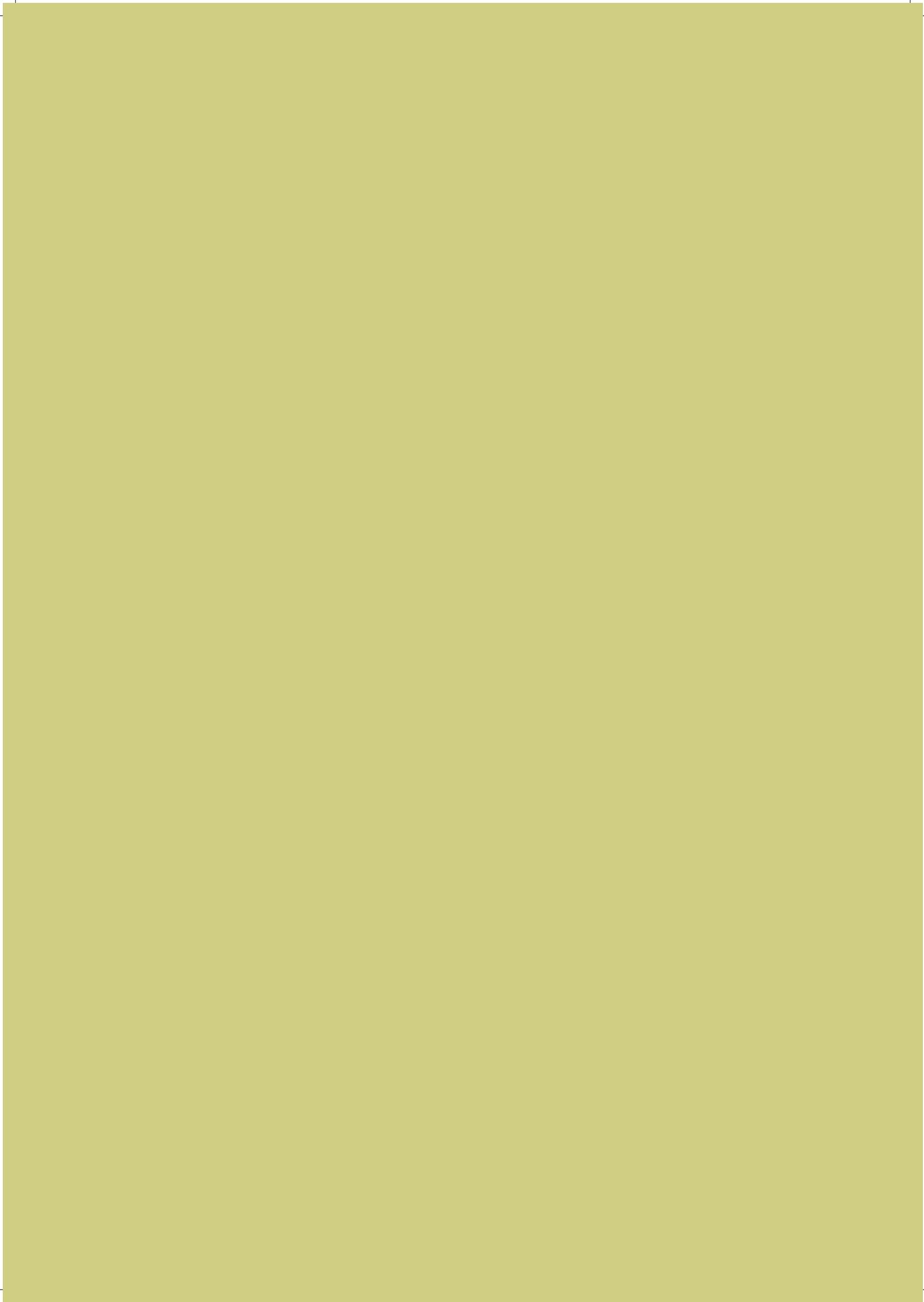


INTERNATIONALE ERINNERUNG

Frankreich



Frankreich

„Une rue va désormais porter le nom d'un enfant juif français martyrisé par les nazis. C'est à Hambourg“ (Eine Straße wird künftig den Namen eines jüdischen, französischen Kindes, das von den Nazis gequält wurde, tragen).

L'événement du Jeudi, 25.6.1992

UNE RUE VA DÉSORMAIS PORTER LE NOM D'UN ENFANT JUIF FRANÇAIS MARTYRISÉ PAR LES NAZIS...

... C'est à Hambourg

Ce soir-là, il jouait dans sa chambre avec son train électrique. Il avait 12 ans, et déjà le tiers passé sous une Occupation dont il n'avait pas encore senti les terribles menaces. «*Tant que nous resterons ensemble, il ne nous arrivera rien*», répétait inlassablement son père. Pourquoi douter de tels propos rassurants, lorsque l'on a connu à 8 ans l'exode dans la propriété familiale de Deauville, qu'après un séjour tranquille au Pays basque on a repris la classe comme si de rien n'était au collège Gerson, dans le 16^e arrondissement, et la vie tranquille d'une famille parisienne : les Kohn. Une famille juive, pourtant, dont les proches n'avaient jamais compris l'insouciance et l'obstination. A son cousin Philippe de Rothschild, qui voulait l'entraîner dans sa fuite en Espagne, Armand Kohn, grand invalide de la guerre de 14-18, avait répliqué en patriote buté. Pas question de fuir !

Georges-André Kohn jouait dans sa chambre lorsque son frère aîné, Philippe, était entré, l'air inquiet. C'était le 17 juillet 1944, à 8 heures du soir. Parti rendre visite à sa mère, leur père venait d'appeler au téléphone. «*Les Allemands sont là, ils viennent nous arrêter. Attendez-nous, nous arrivons. Ne vous affolez pas, tout va s'arranger.*» Avec leurs sœurs, Rose-Marie et Antoinette, Philippe et Georges-André avaient donc sagement attendu.

UN CONVOI RÉSERVÉ AUX NOTABLES

Un mois plus tard, le 17 août 1944, la famille Kohn quittait le camp de Drancy pour rejoindre un wagon à bestiaux, dans le dernier train de déportés français. Il était 16 heures, les chars alliés fonçaient déjà sur Paris lorsque ce train, numéroté 1697, s'ébranla hors de la gare de Bobigny avec ses six wagons : trois contenant de l'armement lourd, deux rassemblant des SS et des soldats de la Luftwaffe rentrant en Allemagne et le wagon à bestiaux. 51 dé-



Georges-André Kohn, en 1944.

portés juifs y avaient été entassés : 36 résistants, parmi lesquels Jean Frydman et Jacques Lazarus, et 15 notables pris en otage par celui qui avait réquisitionné à grand-peine ce sinistre convoi : le SS autrichien Alois Brunner, contraint de battre retraite en Allemagne après avoir libéré à contrecœur le camp de Drancy, « son » camp. Parmi les 15 notables, il y avait l'avionneur Marcel Bloch — célèbre après la guerre sous le nom de Marcel Dassault —, la princesse Olga Galitzine, le banquier André Amar, l'agent de change César Chamay et les sept membres de la famille Kohn. Cette famille-là, Alois Brunner ne l'avait pas choisie au hasard. Aux yeux de l'Hauptsturmführer, Armand Kohn était une caricature, il avait tous les défauts : c'était un riche industriel et, en tant que directeur de l'hôpital Rothschild depuis quelques années, il avait prêté asile à de nombreux juifs en les faisant passer pour des malades.

Dans le train, retardé par les bombes et les sabotages, mais jamais définitivement

immobilisé, Philippe, alors âgé de 18 ans, avait compris. Compris l'illusoire obstination de son père. Compris l'importance du fossé séparant, même encore dans ce wagon, les « bourgeois » et les « terroristes ». Sans hésitation, il avait aidé le groupe de résistants à préparer l'évasion, avec des outils que lui avait discrètement remis un prisonnier de Drancy. Mais lorsqu'à la faveur d'un orage les déportés avaient enfin pu s'engouffrer dans une ouverture vers la liberté, Philippe n'avait pu entraîner que sa sœur Rose-Marie. Farouchement opposé à l'évasion, son père l'avait mis en garde : «*Je t'interdis de partir et d'entraîner tes sœurs. Si tu t'en vas, tu auras la mort de toute ta famille sur la conscience !*» Et sa mère l'avait imploré de lui laisser Georges-André, qu'il avait tenté de lui arracher des bras avant de sauter en marche. «*Je t'en supplie, laisse-le-nous, il va se casser une jambe !*» avait-elle crié en agrippant le plus jeune de ses fils. Sur 51 déportés, 27 s'étaient ainsi évadés, le lundi 21 août, vers 1 heure du matin, aux abords de Saint-Quentin.

COBAYES DES « MÉDECINS » NAZIS

Lorsque le train arrive à Buchenwald le 25 août, la famille Kohn est séparée. Le père, Armand, reste dans ce camp. Tous les autres sont emmenés à Auschwitz, au camp de Birkenau. Marie-Jeanne Kohn, 72 ans, est immédiatement envoyée à la chambre à gaz, tandis qu'Antoinette et sa mère sont déportées à Bergen-Belsen, où elles meurent quelques semaines plus tard, à quelques jours d'intervalle.

Pendant trente-cinq ans, Philippe Kohn ignore le destin de son jeune frère, qu'il croit mort à Auschwitz, certificat de décès à l'appui. Jusqu'à un jour de l'hiver 1979. «*Le 23 janvier de cette année-là, j'ai reçu un coup de téléphone de M^e Serge Klarsfeld me demandant de venir le voir, raconte-t-il. C'est là que j'ai appris la vérité, décou-*



Philippe Kohn, lors de l'inauguration de la rue qui porte le nom de son frère.

verte par un journaliste allemand du Stern, qui s'appretait à la publier dans son magazine. » La vérité, c'est-à-dire l'horrible destin de son jeune frère...

A Birkenau, au camp des hommes, Georges-André travaille durant l'hiver 1944 au Rollwagen : attelé à une carriole, il charrie des ordures. Mais, un jour, on lui fait traverser l'Allemagne pour rejoindre le camp de Neuengamme, près de Hambourg, où il est immédiatement conduit à l'infirmerie. Avec 19 autres enfants — dont 14 Polonais, les deux plus jeunes âgés de 5 ans, et une Française de 12 ans, Jacqueline Morgenstern, fille d'un coiffeur parisien d'origine roumaine —, Georges-André

a été sélectionné comme cobaye par un SS, le Dr Kurt Heissmeyer, issu d'une famille de médecins pronazis. Pendant plusieurs mois, ces enfants martyrs vont subir des expériences aussi inhumaines qu'inutiles sur le traitement de la tuberculose. Jusqu'en avril 1945.

Ce mois-ci, la guerre touche définitivement à sa fin. Le III^e Reich s'écroule. Les troupes britanniques s'apprentent à libérer Hambourg et le camp de Neuengamme, mais un ordre est venu de Berlin : effacer toute trace des expériences médicales faites sur les 20 enfants juifs. Dans la nuit du 19 au 20 avril, les 10 garçons et les 10 filles sont conduits à Hambourg. On les réunit

dans l'école du Bullenhuser Damm, pour y être exécutés. C'est le SS Arnold Strippel — aujourd'hui en liberté à Francfort — qui coordonne cette sinistre besogne. Georges-André Kohn, qui était très faible, est pendu le premier.

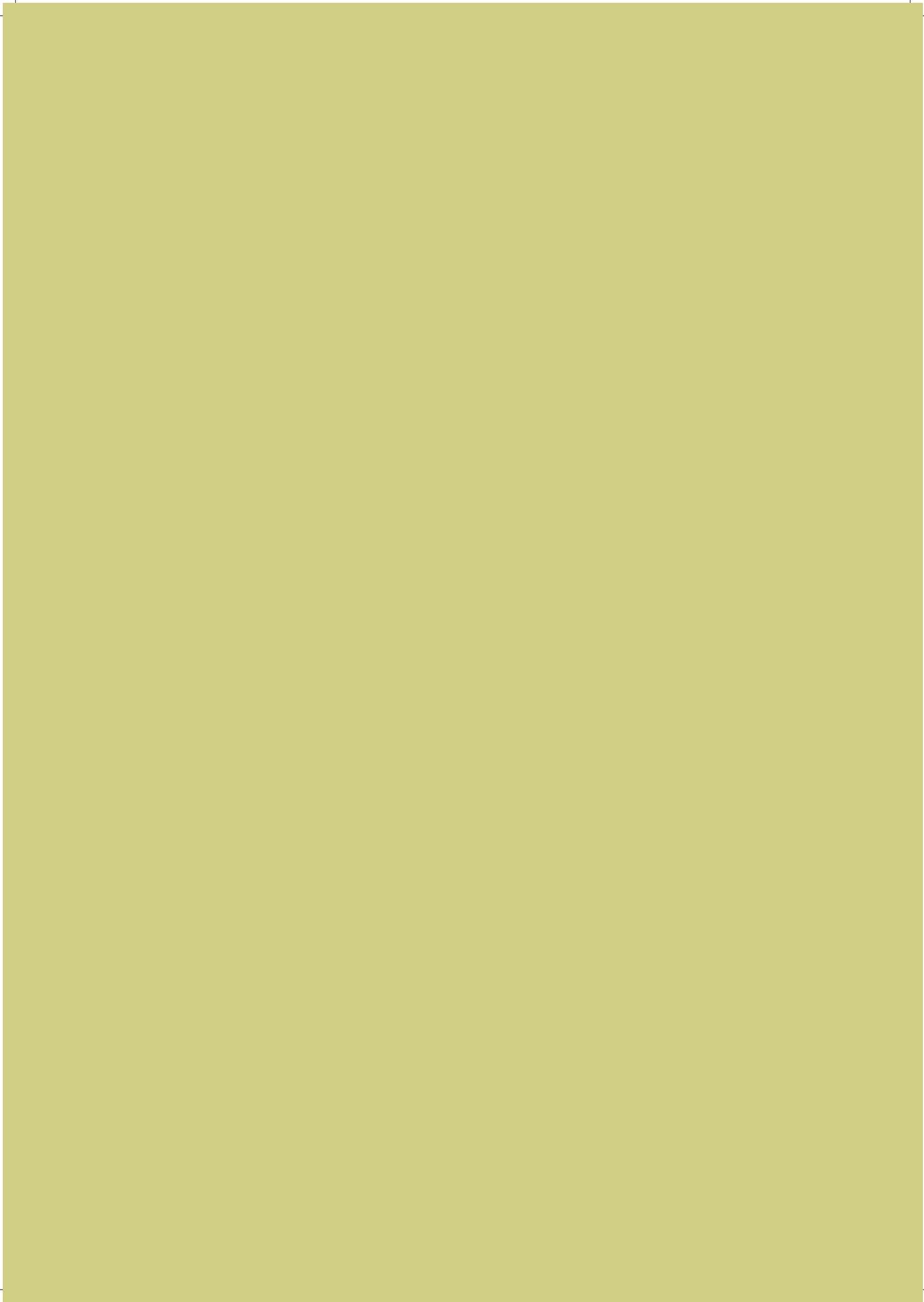
Sans l'enquête minutieuse de Günther Schwarberg, ce destin tragique n'aurait peut-être jamais été révélé. Journaliste au Stern pendant vingt ans — qu'il a décidé de quitter après la publication par ce magazine des faux carnets de Hitler —, il s'était spécialisé dès son entrée dans la profession, au lendemain de la guerre, dans les enquêtes d'investigation sur les criminels nazis. « J'avais entendu parler il y a vingt-cinq ans de l'histoire des enfants juifs exécutés à Hambourg juste avant la libération de la ville, raconte Günther Schwarberg. Un romancier allemand avait même écrit une courte nouvelle à ce sujet, mais, au fil des ans, plus personne ne s'y était intéressé. En 1970, j'ai entrepris de contacter les témoins et surtout les familles des petites victimes. » A l'issue de nombreux voyages en Pologne, aux Pays-Bas, en Italie et en France, Schwarberg parvient à retrouver les proches d'une partie des 20 enfants. En 1979, il publie dans le Stern, sur six numéros, puis dans un livre (1), le terrible récit du martyre des enfants du Bullenhuser Damm.

UN NOM POUR SYMBOLISER L'INNOCENCE

Depuis, Günther Schwarberg n'a cessé de multiplier les expositions à travers l'Allemagne et les conférences dans les écoles — plus de 500 à ce jour —, afin de raconter l'histoire des enfants cobayes de Hambourg. Et c'est lui qui a obtenu de la ville, après des années d'efforts, l'inauguration, le 21 avril dernier, de la rue Georges-André-Kohn, ainsi que celles de deux autres enfants. « C'est un homme formidable, qui est devenu mon ami », affirme Philippe Kohn. Aujourd'hui unique survivant de sa famille (son père, revenu brisé de Buchenwald, est mort en 1962, et sa sœur Rose-Marie est décédée d'une leucémie en 1949), il est chaque jour tenaillé par le remords de n'avoir pu sauver son jeune frère. Savoir que son nom symbolise aujourd'hui à Hambourg l'innocence broyée par l'horreur nazie n'est pas un mince réconfort. « En apprenant la naissance d'une rue Georges-André-Kohn à Hambourg, j'ai été absolument étonné et très ému de constater que les Allemands, quarante-sept ans après ce crime, allaient au-devant du souvenir. » Et cela au moment même où des Français s'acharnent, avec l'affaire Touvier, à oublier les heures les plus sombres de leur histoire.

Olivier DROUIN

(1) Ils ne voulaient pas mourir, Presses de la Renaissance.

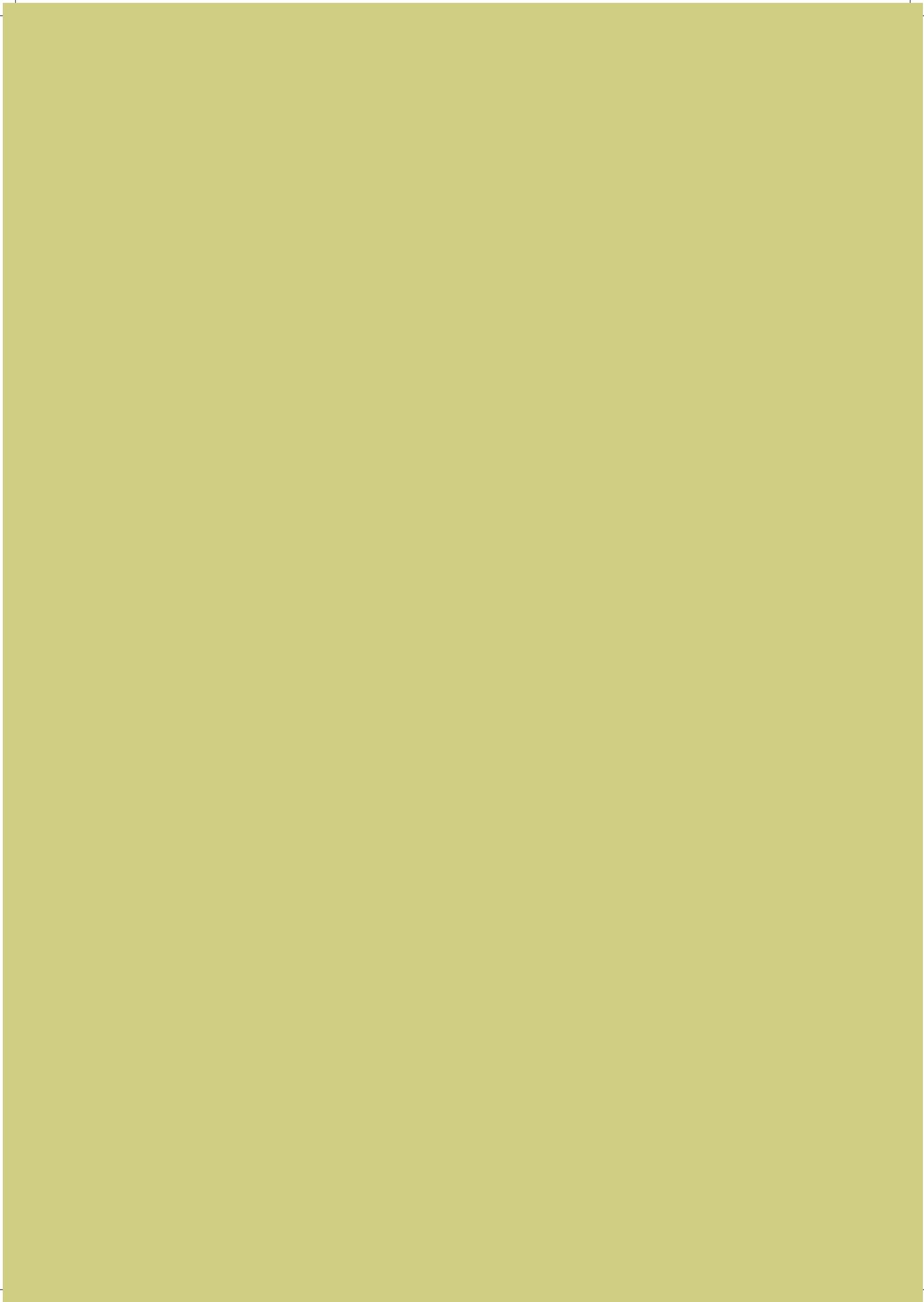


Frankreich

Straßenschild „RUE Professeur FLORENCE“ in Paris, 2000.

KZ-Gedenkstätte Neuengamme, 1999-1168





Frankreich

Einladungskarte zur Ausstellung „Ils ne voulaient pas mourir“ (Sie wollten nicht sterben) in der Fondation pour la Mémoire de la Shoah in Paris, 2008.

KZ-Gedenkstätte Neuengamme



Fondation
pour la
Mémoire
de la Shoah

16
Mairie
du XVI^e

Exposition
du 23 au 26 Septembre
Salle de la Rotonde

Claude Goasguen

Ancien Ministre et Député-Maire du 16^e arrondissement

Philippe Kohn

Président d'honneur de l'Association des Enfants du Bullenhuser Damm

Jutta Bartling

Pastorine

ont l'honneur de vous inviter à l'inauguration de l'exposition

ILS NE VOULAIENT PAS MOURIR

"Les Enfants du Bullenhuser Damm. Le Récit d'un Crime Nazi."

Lundi 22 Septembre 2008 à 18h à la Mairie du 16^e - Salle de la Rotonde

